DELPHINE BARTH

CE QUI TIENT

Traverser, perdre, aimer encore

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *euthena.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa
Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.
ISBN 9791042528867
Dépôt légal : avril 2026

Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été.
Albert Camus.

Préface

Une histoire à la fois douce, dure et attachante car oui malgré sa rudesse, on a envie de la lire jusqu'au bout et de savoir comment elle termine. Je la connaissais à l'oral, j'ai appris à la connaître à l'écrit. Tellement d'émotions nous parcourent à la lecture de ces mots... ils nous poussent à croire que même quand tout semble noir, il y a de l'espoir, de l'amour, et que la vie n'est pas finie.

Vous trouverez en lisant ce texte, des mots touchants, déchirants qui retracent le chapitre de vie d'une personne foncièrement exceptionnelle, belle, positive et rayonnante aussi bien par son sourire que ses cheveux blonds flamboyants. Sa couleur : le rouge, couleur de l'amour, de l'espoir, de la rage de vivre.

Ma Tac, je suis honorée d'avoir pu te lire et partager cette adversité et ce que l'humain peut traverser de plus bouleversant. Cette tragédie a fait de toi ce que tu es aujourd'hui : une personne humaine, sensible, attachante et qui nous fait réaliser que la vie est courte certes, mais aussi que les épreuves nous poussent à continuer à se battre. Toujours y croire. Car oui, il y a la lumière au bout du tunnel...

Je terminerai par ces mots notés dans un calepin et entendus il y a quelque temps et qui résument parfaitement le sens de ce récit : *Improvise, adapt and overcome* (improviser, s'adapter et surmonter).

Avec tout mon amour et ma gratitude.
Géraldine.

Avant-propos

Je ne raconte pas cette histoire pour parler de la mort. Je la raconte pour parler de la vie.

De ce qui continue, même quand tout s'arrête.

Il y a eu une montagne, un malaise, puis, plus rien. Pas de cris. Pas d'annonce.
Juste un avant et un après, séparés par quelques secondes.

Mais pour comprendre ce qui m'a tenue debout, il faut revenir bien plus loin.

À mes vingt ans.
À cette jeune femme pleine d'élan, d'amour, et d'illusions, qui quitte le nid familial pour Paris, persuadée que la vie commence là-bas.

Partie 1
AVANT ce qui se construit sans le savoir

Ce qui tient

À vingt ans, je croyais que la vie commençait ailleurs.

Je pensais qu'il suffisait de partir pour devenir adulte. Que quitter la maison, changer de ville, aimer loin donnerait automatiquement du sens à l'existence. Je croyais qu'un déplacement suffisait à transformer ce que l'on est.
Je me trompais.

Quand je quitte le nid familial pour Paris, je suis pleine d'élan. Mon fiancé est en école, pas très loin de la région parisienne, et tout me semble enfin à sa place. Les études sont terminées, l'amour est là, l'avenir paraît lisible. Je crois encore que la vie suit une logique, qu'elle avance selon un fil clair, presque rassurant.

Je n'ai pas fait de longues études. Un BEP Carrières sanitaires et sociales, puis un baccalauréat professionnel Services, option accueil. Mon rêve d'enfant était d'être éducatrice spécialisée. J'ai choisi des formations concrètes, pratiques, sans grand discours. Le BEP avait été un choix volontaire : vérifier que le milieu sanitaire me correspondait et pouvoir travailler rapidement. Le baccalauréat professionnel s'est imposé

ensuite comme un mauvais aiguillage. Je l'ai fait sans enthousiasme.

J'ai tenu grâce à ma mère : dans un moment de doute, elle m'a laissé une semaine pour réfléchir, couvrant mon absence auprès du lycée comme auprès de mon père. À cette période, je n'ai pas osé tenter le concours d'entrée à l'IRTS. La confiance me manquait encore. J'avais surtout envie de travailler vite, de gagner mon autonomie, de ne dépendre de personne.

À Paris, je trouve un emploi d'archiviste. Un travail discret, presque silencieux. Je classe, je range, je conserve des fragments de vies qui ne sont pas les miennes. Les dossiers, les dates, les classements me rassurent. Ils me donnent l'illusion que le monde peut être ordonné, que rien ne se perd vraiment.

Ma vie sociale est simple, plutôt agréable. Des sorties sans excès, des discussions légères, des projets modestes. Je ne cherche pas l'extraordinaire. Je cherche la continuité, sans encore savoir pourquoi elle m'est si nécessaire.

Je le comprendrai plus tard.

J'ai grandi chez mes grands-parents, avec ma sœur Émilie et nos cousins et cousines. Toute la semaine, nous dormions chez eux, parce que nos parents partaient travailler très tôt. Leur maison n'était pas un simple lieu de passage : c'était un socle, un abri sûr.

Chaque matin se ressemblait. Les tartines de pain de la veille, beurrées juste comme il faut par mamie. Le café au lait pour les grands, le lait chaud et les biscuits REM pour les plus petits. En hiver, nos vêtements réchauffaient sur le fourneau. Pépère nous appelait du bas des escaliers. Tout était prêt. Rien n'était brusque.

Nous partagions les rires, les chamailleries, les secrets murmurés, les silences aussi. La vie était dense, simple, enveloppante.

Les plus jeunes partaient à l'école en voiture avec Pépère. Les plus grands y allaient à pied, accompagnés de camarades, en riant, en discutant. Le monde semblait petit, sûr, rythmé par ces gestes simples mais profondément rassurants.

Les dimanches d'hiver, avec mes parents, on sortait beaucoup : balades, randonnées, vélo, rollers, piscine, luge. On partait avec le chien, simplement pour avancer, sentir le vent froid sur nos joues.

Au retour, mon père préparait un vrai chocolat chaud, avec du chocolat en plaque qu'il faisait fondre doucement. Parfois, nous faisions des churros que nous trempions dedans. La chaleur, l'odeur, le goût. Chaque geste disait l'amour, sans avoir besoin de mots.

Nous n'avons manqué de rien. Ni matériellement, ni affectivement. Les animaux faisaient partie de la famille. Ils occupaient l'espace, les bras, les silences. Ils m'ont appris la douceur, le soin, l'attention à l'autre.

Pendant mon enfance, mes parents ont tenu un temps un bar-hôtel-restaurant. Ils en étaient les gérants. La semaine, nous restions chez nos grands-parents. Le week-end, nous les retrouvions là-bas. Ce lieu faisait partie de notre normalité.

Un jour pourtant, tout a basculé.

J'avais six ou sept ans, Émilie devait en avoir trois. Il y a eu des voix, une agitation inhabituelle. Puis le fils d'un client que nous connaissions bien nous a fait monter dans nos chambres. On nous a dit de rester là, de ne pas descendre.

Le bar venait d'être braqué.

Je n'ai pas de souvenirs précis de la suite. J'ai surtout gardé cette sensation étrange : celle d'un lieu familier devenu dangereux sans prévenir. J'ai appris ce jour-là que certaines choses arrivent sans explication, et que les enfants doivent attendre que ça passe.

Quelques années plus tard, une perte s'est inscrite, plus silencieuse encore.

Notre chien, Oslo, est mort. Il s'était sauvé. Un homme l'a frappé avec une chaîne. Il ne s'en est pas remis. Mes parents l'avaient depuis que ma mère était enceinte de moi. Il était très proche de ma sœur et de moi.

Quand j'étais malade, il n'était jamais loin.

Quand j'étais petite, il sautait dans mon parc avec moi. L'hiver, il me tirait en luge.

Il était là, sans bruit.

Quelques jours seulement après sa mort, une deuxième petite sœur devait naître. J'avais neuf ans.

Il y a d'abord eu cette disparition-là. Celle d'un compagnon fidèle, qui faisait partie de mes gestes, de mon corps, de mon quotidien.

Puis Camille est née.

Je me souviens du couloir de la maternité. De l'attente. Des bruits étouffés. Puis des pleurs. Et d'une sage-femme qui est venue vers mon père pour lui dire : « Ramenez votre fille, cela se complique. »

Je n'ai pas tout compris.

J'ai surtout compris que quelque chose n'allait pas. Mon père s'exécute et me ramène chez mes grands-parents.

Camille est décédée à la naissance.

En très peu de temps, j'avais perdu un chien, puis une sœur que je n'avais pas encore eu le temps de connaître. Deux absences différentes, rapprochées, qui ont laissé une empreinte durable.

Je n'ai pas mis de mots à l'époque.
J'ai continué.

De l'extérieur, tout semblait solide.
Pourtant, il y avait un point de fragilité : l'école.

À l'école, j'avais des amies, mais pas seulement. Il y avait aussi les remarques, les rires étouffés, les regards appuyés. On se moquait de mes tenues, de mon corps jugé trop grand, trop maigre.
Rien qui paraissait grave en apparence.
À l'époque, on appelait ça des taquineries.
On disait que ça forgeait le caractère.
Que j'étais trop gentille.
Que je tendais l'autre joue.

Pourtant ces mots s'imprimaient profondément. Ils s'accumulaient, lentement.

Je me souviens d'un épisode brutal. Un garçon plus âgé, en colère contre l'une de mes cousines, s'est retourné contre moi. Il m'a frappée dans la cour de récréation. Ma belle robe était maculée de sang. Cette fois-là, on n'a pas minimisé. Mon père, qui venait me chercher ce samedi-là, l'a attrapé. Il n'a jamais recommencé.

Mais le reste, tout le reste, est resté sans nom.
« Le harcèlement » n'existait pas encore pour nous.
Alors on banalisait.

À l'époque, on disait simplement que les enfants n'étaient pas toujours gentils entre eux. Qu'il fallait encaisser, se

défendre, passer à autre chose. Alors je faisais ce que je pouvais : je me faisais discrète, j'évitais, je me taisais encore.

Avec le temps, j'ai compris que ce silence n'était pas un trait de caractère, mais une adaptation. Une manière de survivre dans un monde qui ne nommait pas ce qu'il faisait.

Aujourd'hui, on appellerait cela du harcèlement. Et je mesure ce que ce mot, s'il avait existé alors, aurait peut-être changé.

Très tôt, j'ai compris que certains lieux protègent, et que d'autres blessent sans laisser de traces visibles.

Quand l'école devenait trop lourde, il y avait la maison de mes parents ou celle de mes grands-parents. Là, je pouvais me taire sans être jugée, lire des romans, simplement respirer. Être simplement avec ma sœur et mes cousines.

Pourtant, je sais aujourd'hui que si j'avais parlé, mes parents auraient réagi.

Mais après ?

Que se serait-il passé ?

Une mise au point, peut-être. Des paroles d'adultes. Puis le retour à l'école, au même endroit, avec les mêmes regards, les mêmes silences, les mêmes équilibres fragiles.

Dire n'aurait pas effacé ce qui était déjà là. Cela aurait peut-être déplacé les choses, momentanément mais le reste serait demeuré.

Avec le temps, j'ai compris que cette enfance m'avait donné deux forces : une grande capacité à aimer, et une aptitude tout aussi grande à encaisser. Ni l'une ni l'autre n'était une faiblesse.

À vingt ans, je quitte la Lorraine pour Paris.

Mon premier appartement mesure seize mètres carrés. Il est meublé, en plein centre, avec une grande baie vitrée qui laisse entrer la lumière et me donne l'illusion de l'espace. Je sors avec mes collègues. Bars, boîtes de nuit. Ce n'est pas vraiment mon univers, mais cela m'aide à respirer, à sentir que j'existe ailleurs.

Mon fiancé ne vit pas avec moi. Il étudie, dans une école à environ deux cents kilomètres de Paris. Il me rejoint le week-end. Petit à petit on s'éloigne. Je ne supporte plus les rapports hebdomadaires à lui faire à lui ainsi qu'à ses parents.

Un mois après mon arrivée je romps.

Paris, pourtant pleine de promesses, ne parvient pas à combler le vide qui s'installe. Quelques mois plus tard, je me mets avec un collègue et nous vivons ensemble.

Puis l'été venu, je perds mon grand-père maternel, il avait été hospitalisé et devait sortir après sa dialyse.

Je me souviens l'avoir eu au téléphone le jour de sa mort. Je m'en souviens avec une précision étrange : il n'avait pas beaucoup mangé, parce que c'était des carottes et qu'il n'aimait pas ça. Comme si la fin pouvait encore se loger dans un détail.

Dix mois plus tard, je perds ma grand-mère. Deux absences qui creusent plus loin que la distance.

Je repense alors à ce qu'on s'était promis, mes cousines, ma sœur et moi. L'année précédente, on avait fêté leurs cinquante ans de mariage. On s'était dit qu'on passerait une soirée chez eux, comme quand on était petites.

On l'avait dit comme si on avait le temps.

La vie n'a pas attendu.

Cette soirée n'a jamais existé.